

# À la mémoire de nos camarades disparus : les funérailles de révolutionnaires russes en exil (1900–1914)

**Pierre BOUTONNET**

Docteur en Sciences sociales

Chercheur indépendant

[pierre.boutonnet3@gmail.com](mailto:pierre.boutonnet3@gmail.com)

Doi : 10.5077/journals/connexe.2021.e608

## Résumé

Durant les années 1900–1914, le nombre d'exilés de l'Empire russe séjournant dans les grandes villes d'Europe pour échapper à la répression qui sévissait en Russie augmenta. Certains décédèrent sur leur lieu d'exil. Cet article revient sur les **funérailles** de cinq d'entre eux qui, hormis le premier, étaient membres du parti socialiste-révolutionnaire (PSR), un parti de la Deuxième Internationale à partir de 1904. Les obsèques de Pëtr Lavrov (en 1900 à Paris), de Pëtr Polivanov (en 1903 à Lorient), de Mihail' Goc (en 1906 à Genève), de Grigorij Geršuni (en 1908 à Paris) et de Leonid Šiško (en 1910 à Paris) donnèrent lieu à des manifestations au cours desquelles des exilés politiques affirmèrent leurs convictions et soulignèrent ce qui faisait des défunts des révolutionnaires accomplis. Pëtr Lavrov et Grigorij Geršuni furent inhumés au cimetière Montparnasse près de sépultures de Communards. Deux monuments furent érigés au-dessus de leur tombe. Un monument vint également orner la tombe de Mihail' Goc au cimetière de Carouge à Genève. Les cinq funérailles dont il est question ici attirèrent non seulement des exilés politiques russes mais également des représentants de partis politiques affiliés à la Deuxième Internationale, des étudiants russes ainsi que des ouvriers émigrés venus des villes de l'Empire russe et des sympathisants socialistes français. Parmi les organisateurs de ces événements, l'exilé Elie (Il'ja) Rubanovič joua un rôle éminent. Membre du comité central du PSR, disposant de la nationalité française, il mit en scène les liens unissant le PSR au socialisme international. Ces événements furent des moments de recueillement, de cohésion pour des **révolutionnaires** affrontant au quotidien les affres de l'exil.

**Mots-clés** : Exilés révolutionnaires russes, parti socialiste-révolutionnaire, Rubanovich, rites funéraires.

## Abstract

During the years 1900–1914, the number of exiled Russian revolutionaries staying in the major cities of Europe to escape tsarist repression increased. Some died in exile. This article is about the **funerals** of five of them who, apart from the first, were members of the Socialist-Revolutionary Party (SRP), affiliated to the Second International since 1904. The funerals of Pëtr Lavrov (1900, Paris), Pëtr Polivanov (1903, Lorient), Mihail' Goc (1906, Geneva), Grigorij Gershuni (1908, Paris) and Leonid Shishko (1910, Paris) were the occasion for demonstrations in which the exiles affirmed their convictions and emphasised what made the deceased **revolutionaries**. Pëtr Lavrov and Grigorij Gershuni were buried in the Montparnasse cemetery near the graves of Communards. Two monuments were erected on their graves. A monument was also erected on the grave of Mikhail Gots in the Carouge cemetery in Geneva. The five funerals mentioned here were attended not only by Russian exiles, but also by representatives of political parties affiliated to the Second International, Russian students, emigrant workers from the empire, and French socialist sympathisers. Among the organisers of these events, the exiled Ilya Rubanovich played a key role. As a member of the central committee of the SRP and a French citizen, he highlighted the links between the SRP and international socialism. These events were occasions of recollection, cohesion, affirmation of a revolutionary identity, internationalist socialisation and the development of a collective memory.

**Keywords**: Russian revolutionary exiles, Socialist-Revolutionary Party, Rubanovich, funeral rites.

## Introduction

Au gré des mobilités militantes, des exils et des relégations, certaines villes ou régions sont devenues emblématiques de l'histoire du mouvement révolutionnaire russe : Saint-Pétersbourg, Moscou et les bagnes de Sibérie avant tout, mais également, bien que dans une moindre mesure, de grandes villes d'Europe occidentale. Catherine Gousseff, spécialiste des réfugiés venus de Russie et installés en France après 1917, a souligné la présence des sujets de l'Empire russe dans la France des années 1880–1914. Parmi eux, les révolutionnaires étaient une petite minorité très remarquée mais dont le nombre est difficile à évaluer compte tenu de leur forte mobilité :

[...] les comités dirigeants ne cessent de se déplacer au gré des opportunités ou des obstacles rencontrés dans les pays d'accueil. Londres, Paris, Bruxelles, Berlin et surtout Genève constituent les principales capitales entre lesquelles vont et viennent les militants exilés. Le choix des pays d'asile n'existe à leurs yeux que dans les possibilités d'action offertes (Gousseff 1996, 63–64).

Avant 1917, ces réfugiés politiques ne furent jamais plus de quatre à cinq mille à séjourner en Europe, même quand la répression qui suit la révolution de 1905 pousse un grand nombre de révolutionnaires à émigrer (Арафонов 1918, 4). Les révolutionnaires russes des années 1870–1917 ont souvent connu l'exil et la relégation. Cette dernière est souvent associée au bagne sibérien, un des symboles de la répression tsariste et des souffrances endurées par les révolutionnaires. Ce phénomène a été mis en avant dans une revue soviétique publiée dans les années 1920–1930 : *Bagne et relégation* [Katorga i Ssylka]. Du XIX<sup>e</sup> siècle à la période des célébrations soviétiques, le révolutionnaire est celui ou celle qui fait face à l'adversité, qui ne cède pas face à la répression, mais au contraire endure les souffrances imposées par un pouvoir injuste, arbitraire, violent et irréformable. Si l'exil en Russie pouvait se limiter parfois à une assignation, la seule obligation de vivre des années durant dans une petite ville de province était en soi une condamnation. En effet, elle privait les individus concernés non seulement de la possibilité de mener des activités jugées subversives mais également d'une sociabilité qui structurait leurs existences.

Si la relégation résultait d'une sanction du gouvernement, l'exil était le résultat d'un choix imaginé comme temporaire. Les révolutionnaires se rendaient en Europe en espérant l'avènement prochain d'un régime nouveau en Russie qui leur permettrait de revenir au pays. Les révolutions de 1905 et de Février 1917 leur permirent d'ailleurs de le faire (pour un temps ou définitivement). Mais certains exilés décédèrent avant cette date et furent inhumés loin de leurs ancêtres et de leurs familles, là où ils côtoyaient avant tout des camarades. Certaines de ces funérailles donnèrent lieu à de grands rassemblements et parfois à des manifestations, comme ce fut le cas lors de l'inhumation de Pëtr Lavrov (en 1900 à Paris), de Pëtr Polivanov (en 1903 à Lorient), de Mihail' Goc (en 1906 à Genève), de Grigorij Geršuni (en 1908 à Paris) et de Leonid Šiško (en 1910 à Paris). L'organisation de funérailles-

manifestations nous permet de mieux comprendre comment des révolutionnaires exilés cherchaient par le rituel à rester révolutionnaires et à perdurer en tant que communauté. En observant le fonctionnement de sociétés primitives, l'anthropologue Robert Hertz avait conclu que lors des rites funéraires,

la société communique aux individus qui la composent son propre caractère de pérennité : parce qu'elle se sent et se veut immortelle, elle ne peut croire normalement que ses membres, surtout ceux en qui elle s'incarne, avec qui elle s'identifie, soient destinés à mourir (Hertz 1928, 70).

Cette conclusion tirée d'exemples éloignés des sociétés occidentales est reprise par l'anthropologue Jean-Pierre Albert pour caractériser les rites funéraires en général (Albert 1999, 6). Ainsi, en ce qui concerne les révolutionnaires, on peut affirmer que le rituel vient tout simplement conjurer la menace qui pèse sur eux de voir leur groupe s'éteindre.

L'historiographie a beaucoup étudié les doctrines, les débats des révolutionnaires, leurs actions lors des événements qu'ils suscitaient ou accompagnaient, ou encore la répression qui les frappait. Les historiens et historiennes ont toujours tenu compte du phénomène de l'exil volontaire<sup>1</sup>, mais presque toujours en se centrant sur des pratiques strictement politiques.

Cet article a pour objet une pratique sociale qui se situe à la marge du politique : cinq funérailles-manifestations organisées entre Paris, Lorient et Genève. Orchestrées par des camarades, ces cinq funérailles firent appel à plusieurs cercles de sociabilité qui ne s'ignoraient pas : celui des exilés politiques – ce qui incluait des représentants de divers partis politiques socialistes –, celui du socialisme européen au sens large (représentants politiques et militants, sympathisants), mais également les milieux des étudiants et des travailleurs issus de l'empire des tsars. Parfois, pour ces derniers aussi, l'engagement révolutionnaire des défunts méritait un ultime hommage. Tous ces ressortissants venus de l'Empire russe formaient dans les villes européennes des « colonies russes », une expression utilisée dans la presse des exilés et dans les archives de la police française.

On trouvait des colonies russes importantes dans de nombreuses villes d'Europe, mais cet article n'évoquera que des événements ayant eu lieu à Genève et Paris, deux villes importantes dans l'histoire de l'émigration politique russe avant la révolution de 1917. En 1900, 15 000 sujets russes vivaient en France et 35 000 en 1910. Les trois quarts résidaient à Paris (Gousseff 1996, 30–33). Parmi eux, se trouvaient des membres de l'élite russe favorable au régime qui fréquentaient Paris depuis l'époque du tsar Nicolas I<sup>er</sup>. Peu nombreux, ils vivaient à l'écart. Sur la rive gauche se logeaient tant bien que mal plusieurs milliers d'étudiants (ils et elles étaient 2 200 en 1910) et d'artistes attirés par la bouillonnante vie parisienne. Les émigrés de

---

<sup>1</sup> Les premiers marxistes russes du groupe « Libération du travail » étaient des exilés vivant en Suisse dans les années 1880. Ce n'est que durant la décennie 1890 que le marxisme s'enracine en Russie (Amacher 2011, 176 et 178).

l'Empire russe étaient majoritairement des Juifs ayant fui les provinces occidentales en raison de la politique antisémite gouvernementale. Ils vivaient sur la rive droite, dans le 4<sup>e</sup> arrondissement. Ils étaient parfois commerçants, ouvriers, rarement avocats ou médecins. La moitié peut-être travaillait dans l'artisanat (fourreurs, tailleurs, ébénistes et casquettiers). Nancy Green a réalisé une étude des travailleurs juifs installés à Paris à la Belle époque dans le quartier dit « du Pletzl », sans se limiter aux seuls ressortissants de l'Empire russe et en les considérant unis par le judaïsme. Elle note toutefois l'influence des idées révolutionnaires radicales dans ce milieu, apportées par des syndicalistes, le parti révolutionnaire juif de Pologne et de Lituanie – le Bund – et des sociaux-démocrates russes (Green 1985, 228 ; à propos des professions exercées, voir 139–145). La russification avait fortement influencé les Juifs de l'Empire russe, en particulier dans des grands foyers d'émigration comme Moscou, Odessa ou Kiev (Goussef 1996, 31). Cette petite société ouvrait souvent la voie à des contacts avec la société englobante. La colonie russe de Paris à la Belle époque et la vie des révolutionnaires russes dans celle-ci mériteraient aujourd'hui de nouvelles recherches.

Bien que l'exil ne soit pas synonyme de privation de liberté, il apportait ses affres : problèmes matériels, chômage, privation d'un cadre de vie et de contact avec les proches. La vie à Paris était parfois très difficile pour nombre d'exilés. Toutefois les sociétés, au contact desquelles vivaient les exilés de l'Empire russe, impliquaient également des possibilités nouvelles : se réunir, publier, correspondre librement avec des camarades en exil comme eux, rencontrer des acteurs de la société civile dans laquelle ils évoluaient. Les cérémonies funéraires des cinq révolutionnaires russes évoquées précédemment en sont, comme nous allons le voir, l'illustration. Ces cérémonies sont documentées par des sources d'origines diverses. Les archives de la Préfecture de Police de Paris gardaient un œil intéressé et suspect sur ces pratiques qui rassemblaient à titre privé des individus qui ne manquaient pas de politiser ces événements. La presse, et en particulier celle de sensibilité socialiste, s'est faite l'écho de ces événements. Les exilés eux-mêmes ont produit des documents à ce sujet : brochures éditées à l'occasion de certains décès, lettres privées, articles de presse et mémoires rédigés bien des années plus tard.

Ces sources reflètent des points de vue variés, liés à des pratiques fondamentales pour toute société humaine. Les hommes et les femmes ne peuvent faire l'économie des rites funéraires et les préoccupations des cinq révolutionnaires évoqués dans notre article rejoignent les préoccupations de ceux qui organisaient et assistaient à ces cérémonies. Dès lors, comment les exilés politiques au début du XX<sup>e</sup> siècle ont-ils cherché à rester révolutionnaires alors qu'ils étaient contraints de vivre hors de l'Empire russe ?

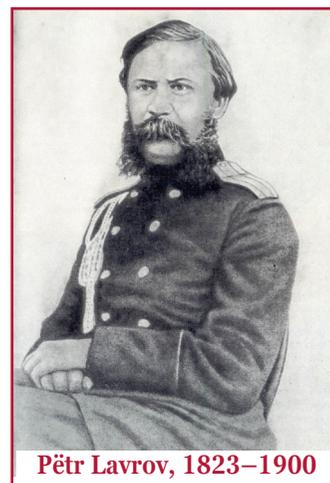
Comme nous le verrons, ces rituels, situés au croisement de la vie politique et privée, offraient une tribune pour affirmer des valeurs incarnées par des militants devenus exemplaires. D'autre part, ces funérailles, ainsi que les textes qui en amplifiaient la portée, forgeaient une mémoire collective, mettant en lien les socialistes-révolutionnaires (SR) avec des alliés politiques, qu'ils fussent issus des sociétés d'accueil ou des « colonies russes » installées à l'étranger. Ce faisant, ces rituels mettaient à l'honneur une valeur consubstantielle au socialisme : l'internationalisme.

Mais avant de développer ces points, rappelons, par les récits de ces cinq funérailles, que les rituels funéraires sont des événements qui rassemblent des hommes et des femmes autour d'une dépouille et amènent les vivants endeuillés à saturer l'ici et maintenant de gestes, de symboles et de paroles performatives qui, en créant des souvenirs, cherchent à dessiner l'avenir.

## 1. Cinq funérailles de révolutionnaires en exil pour renforcer une mémoire collective

### 1.1 1900 – les funérailles de Pëtr Lavrov : un vétérán du mouvement révolutionnaire et ses héritiers

Le 11 février 1900, l'après-midi débute à peine et une foule se presse devant le 328 de la rue Saint-Jacques à Paris. L'appartement que le révolutionnaire russe en exil, **Pëtr Lavrov**, occupait depuis près de vingt-cinq ans, accueille des visiteurs qui, en dépit du froid, sont venus assister aux funérailles. Décédé le 6 février à 76 ans, Pëtr Lavrov était une figure reconnue, tant en Russie qu'en Occident. Ce socialiste aux idées éclectiques selon le mot d'Engels (Rappoport 1991, 98), marqué par le marxisme à la fin de sa vie, avait élaboré une philosophie qui mettait en avant le progrès, l'individu et l'éthique. Exilé dans la province de Vologda en 1867 pour ses sympathies révolutionnaires, ses



**Pëtr Lavrov, 1823–1900**

*Lettres historiques* [Исторические письма] publiées en 1869 avaient influencé la jeunesse révolutionnaire russe. Puis, après s'être évadé de Russie en 1870, il avait vécu trente ans en exil. En tant qu'idéologue il avait prôné le passage de la Russie vers « un système reposant sur la communauté des biens et des instruments de travail, la solidarité des travailleurs dans le cadre d'une libre fédération de communes rurale et artisanales ». Ce passage vers le socialisme demandait au préalable que l'intelligentsia réalise un intense travail de propagande auprès du peuple laborieux (Amacher 2011, 123–124).

Le jour de ses funérailles, entre 5 000 et 6 000 personnes se rassemblent pour lui rendre hommage<sup>2</sup>. Nombreux ont été les journaux et groupes politiques tant russes que français, nationaux comme parisiens, à avoir battu le rappel<sup>3</sup> pour faire masse lors de ces obsèques civiles. Une partie de la foule, trop nombreuse pour entrer dans l'étroite rue Saint-Jacques, attend sur le boulevard Port-Royal. Elie A. Roubanovitch, son exécuteur testamentaire, a créé un comité pour promouvoir sa mémoire. Les lettres qu'il a envoyées, estampillées du sceau du comité, ont attiré des exilés politiques de renom<sup>4</sup>. De fait, au-delà des cercles étroits des révolutionnaires russes professionnels, c'est toute une partie de la « colonie russe » qui s'est rendue auprès de la dépouille de Lavrov. Les femmes, surtout des étudiantes étrangères, portant des fleurs, sont nombreuses. La police comme la presse notent le caractère cosmopolite de l'assistance (Italiens, Allemands, Belges, Hollandais, Roumains, Bulgares). La chambre mortuaire est envahie de couronnes, surtout composées d'immortelles jaunes ou rouges. L'une d'elle, faite d'épines piquées d'églantines et traversée d'un ruban rouge, porte l'inscription : « Les déportés et forçats politiques de Sibérie à leur grand maître Pierre Lavrov ». Dans la cour, des représentants du socialisme international conversent avant que la procession n'entame son parcours vers le cimetière Montparnasse<sup>5</sup>.

La mise en terre est prévue dans un espace qui abrite le plus grand nombre de sépultures de Communards, martyrs d'un printemps révolutionnaire auquel Lavrov s'était joint en qualité d'ambassadeur auprès de la Première internationale (Maitron 1974, 224). La procession est menée par des membres de la famille du défunt. Derrière eux viennent les représentants socialistes. La foule quitte le faubourg Saint-Jacques aux cris de « Vive la commune ! Vive la sociale ! ». Les chants en français et en russe, les cris révolutionnaires créent une tension avec les agents de police qui suivent le cortège. Ils arrachent le drapeau rouge de la Maison du peuple du 17<sup>e</sup> arrondissement qui vient de rejoindre le défilé. L'arrestation du porteur crée une bousculade. À l'entrée du cimetière, la Libre pensée de Montreuil, une association nationale qui revendique l'exercice de la raison contre les dogme religieux, connue pour son caractère anticlérical, proche du mouvement socialiste et libertaire, ainsi que le groupe parisien des Étudiants Socialistes Révolutionnaires Internationalistes (ESRI) veulent déployer leur drapeau rouge. L'un des drapeaux est saisi par une nouvelle intervention policière. La foule chante, pousse des cris révolutionnaires. Les députés socialistes René Viviani et Jules Coutant parviennent à récupérer le

---

<sup>2</sup> Archives de la Préfecture de Police (APP), BA-1144, Rapport du 12/02/1900, Obsèques civiles de Pierre Lavroff. Les officiers de police dénombrent 2 000 manifestants, *La Petite République* 8 000. Mais nous suivrons les estimations du Temps et des ESRI (ESRI 1900, 1).

<sup>3</sup> *La Petite République*, 11/02/1900, relaie à elle seule 19 appels de groupes socialistes et révolutionnaires essentiellement parisiens.

<sup>4</sup> Российский государственный архив социально-политической истории (РГАСПИ), ф. 255, о. 1, д. 155, л. 1.

<sup>5</sup> *Le Temps*, 12/02/1900.

morceau de tissu symbolique déchiré. Le calme qui revient permet aux participants de chanter l'Internationale. Vingt-quatre discours sont prononcés.

Le 22 juin 1902, le comité pour la mémoire de Lavrov, qui compte trente-six membres issus de diverses tendances du socialisme russe (Комитет памяти Лаврова 1900, 87), a rassemblé les fonds pour financer la construction d'un monument. Il ne choisit pas d'élever une statue mais de faire déposer une massive pierre de granit sombre. Ce monument austère, sobre et imposant est inauguré devant 300 personnes<sup>6</sup>. L'époque est aux cimetières d'agrément. Les vivants, lorsqu'ils se rendent auprès de tombes de défunts, évoluent dans des espaces où la végétation et l'environnement rend leur déplacement agréable. Sur le monument dédié à Pëtr Lavrov, son prénom et son nom de famille sont inscrits deux fois : avec des lettres latines et cyrilliques. Lors de sa disparition, son nom apparaît dans plusieurs journaux, au-delà de la presse socialiste. Pour l'historien Thomas W. Laqueur, « le nom d'un mort [cité après sa mort] se substitue à sa personne » et « cette identité du nom et du mort demeure totémique » (Laqueur 2018, 501). Pour ceux qui participent au rituel de son inhumation, en dehors des cadres religieux chrétiens traditionnels, il devient tout aussi impossible de croire que Lavrov est encore présent que de l'imaginer totalement disparu. Enfin, le nom de Pëtr Lavrov apparaît comme celui des autres défunts : un prénom et un nom de famille à côté desquels figurent sa date de naissance et celle de sa mort, comme c'est le cas pour le commun des mortels à cette époque. Pour Thomas W. Laqueur, nommer tous les morts « est constitutif de la démocratie » (Laqueur 2018, 549). Pëtr Lavrov se trouve ainsi placé sur un pied d'égalité avec le commun des mortels. Mais en usant de deux alphabets, sur un monument, fût-il sobre, cette tombe rappelle qu'elle est dédiée à un « maître », annonciateur d'une société égalitaire et appartenant tout autant à l'Occident qu'au monde russe.

## **1.2 1903 – les funérailles de Pëtr Polivanov et de Mihail Goc : le parti socialiste-révolutionnaire naissant glorifie ses héros en exil**

Le parti socialiste-révolutionnaire (PSR) se constitue en 1900–1901, par fusion de plusieurs groupes. L'un d'eux est le « groupe des anciens socialistes-révolutionnaires » qui regroupe des vétérans du mouvement révolutionnaire au sein duquel Pëtr Lavrov occupait une place centrale. Dès ses débuts, le parti compte de nombreux membres hors de Russie. Il bâtit sa structure en fonction de cette géographie éclatée. La doctrine du parti est toujours restée assez vague, ce qui a d'ailleurs facilité plusieurs scissions entre 1901 et 1918. Au moment de sa fondation, le parti reprend l'héritage dit « populiste », qui consiste à valoriser l'héritage communautaire du monde paysan russe pour bâtir une Russie socialiste débarrassée du régime impérial et de sa tradition autocratique. Elie Roubanovitch, membre du comité central du PSR, en est

---

<sup>6</sup> APP, BA 1144, Rapport 23 juin du 1902.

son principal représentant permanent à l'étranger. Membre d'un groupe révolutionnaire d'Odessa, il a été chassé par la répression qui s'est abattue dans l'Empire russe après l'assassinat du tsar Alexandre II en 1881. Il jouit d'une grande notoriété dans les cercles d'émigrés russes influencés par le socialisme. De 1904 à 1913, il est directeur de la *Tribune Russe*, un journal du PSR publié en français à Paris. De surcroît, il écrit des articles dans *L'Humanité* pour évoquer la situation en Russie. Orateur de talent maîtrisant parfaitement le français, il peut d'autant plus librement s'exprimer qu'il dispose de la citoyenneté française. En 1903, il devient l'exécuteur testamentaire de **Pëtr S. Polivanov** qui vient de mettre fin à ses jours à Lorient. Ce révolutionnaire évadé de Sibérie après avoir enduré une réclusion de vingt ans dans la forteresse de Chlisselbourg, n'avait joué aucun rôle éminent, mais il avait été membre de l'organisation la Volonté du Peuple [Narodnaja Volja], internationalement connue pour avoir assassiné le tsar en 1881. Pëtr Polivanov s'était rapproché du PSR une fois arrivé en France mais sa longue détention avait miné sa santé. Elie Roubanovitch organise ses funérailles le 20 août, à Lorient, notamment grâce à la société de la Libre pensée locale<sup>7</sup>. Il fait publier une brochure racontant la vie du « martyr », dans laquelle figure une lettre où Polivanov politise son suicide :



**Pëtr S. Polivanov**  
1859–1903

Oh ! comme j'aurais voulu prendre part à la lutte héroïque pour la liberté, à la lutte non pas par des paroles, mais par des actes ; mais actuellement je ne peux être ni terroriste ni révolté, pour cette seule raison que je suis un homme complètement brisé physiquement et je ne peux pas vivre en dehors de l'action et de la lutte. C'est pourquoi je me tue. Vive la liberté ! Vive l'organisation de combat ! (Polivanov 1903, 11).

En septembre 1906, Elie Roubanovitch se rend à Genève pour participer aux funérailles de **Mihail R. Goc**, membre d'une famille qui compte plusieurs SR. Nourri par la lecture de Pëtr Lavrov, de Nikolaj Mihajlovskij et de Karl Marx, Mihail Goc avait, lors de ses études, adhéré à l'organisation de la Volonté du Peuple puis il avait décidé de reprendre le flambeau des révolutionnaires des années 1870, dont le mouvement avait été brisé par la répression (Шишко 1906, 283). Membre fondateur du PSR, ses funérailles sont organisées à Genève, où il vivait depuis 1901 en exil avec sa femme Vera Goc, également membre du PSR.



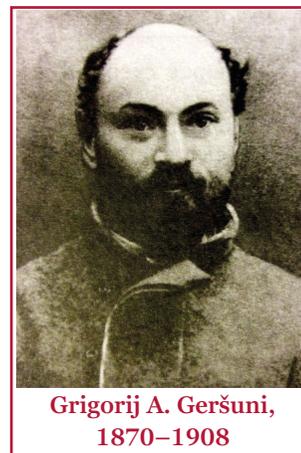
**Mihail Goc**  
1866–1906

<sup>7</sup> *La Contemporaine* (LC), F delta Res 806 (Fonds Goc) (4) (3) (2), 1-8.

Sur le chemin qui conduit son corps de la chambre mortuaire tapissée de soie rouge jusqu'au cimetière israélite de Carouge, le cortège entonne des chants révolutionnaires. Le cercueil est recouvert de soie rouge et les porteurs de couronnes sont plus d'une centaine. Une enseigne rouge où figure le nom du parti devance le cercueil à côté d'une pancarte qui était présente sur les barricades à Moscou lors de l'insurrection de décembre 1905. Le père du défunt, un banquier hostile aux idées de ses deux fils SR, a fait le déplacement depuis Moscou. Les oraisons funèbres prononcées sur la tombe sont une nouvelle fois le point d'orgue de la cérémonie civile. Elles mettent en avant un message politique qui a attiré « plusieurs centaines de personnes », dont de nombreux socialistes. Comme souvent, aucune cérémonie religieuse n'est organisée<sup>8</sup>. Le 7 septembre 1907, à l'occasion de l'anniversaire de la mort de Mihail Goc, des socialistes russes et genevois inaugurent un monument sur sa tombe. Il s'agit d'une chambre de verre charpentée d'éléments métalliques, surmontée du « calice de l'amertume », inaugurée par des discours politiques et des chants de chœurs<sup>9</sup>.

### 1.3 1908 et 1910 – les funérailles de Grigorij Geršuni et de Leonid Šiško : apogée et déclin du culte des morts du PSR en territoire français

Dans la nuit du 16 au 17 mars 1908, à Zurich, après une longue agonie, s'éteint **Grigorij A. Geršuni**, figure du PSR connue dans tout l'Empire russe et à l'étranger pour sa geste terroriste. Ses camarades exilés décident d'organiser d'imposantes funérailles. Les émigrés du parti décident de transférer sa dépouille vers Paris où gît « son maître » Pëtr Lavrov. Un groupe de 500 personnes, des exilés politiques auxquels une partie de la colonie russe de Zurich se joint, accompagnent la dépouille jusqu'à la gare. À Paris, quelques révolutionnaires viennent soulever le cercueil et organiser son exposition durant trois jours au dépôt des pompes funèbres avant les funérailles<sup>10</sup>.



La foule qui accompagne le corbillard s'étire sur un kilomètre de long. Certains journalistes y voient Vera Figner, portant une couronne d'épines<sup>11</sup>. Alors que d'ordinaire, seul des hommes prennent la parole, elle prononce une oraison funèbre<sup>12</sup>. Ancienne membre du comité exécutif de la Volonté du peuple, emprisonnée elle aussi à Chlisselbourg, elle est auréolée d'un rare prestige en Occident.

<sup>8</sup> Les documents consultés précisent « obsèques civiles » ou bien n'en font pas mention, et à propos de l'inhumation de Mihail Goc, le journal suisse *Le Peuple* précise le 18 septembre 1906 (1) : « aucune cérémonie religieuse ».

<sup>9</sup> *LC*, Fonds Goc (3) (7) (4).

<sup>10</sup> *Idem* (3) (6) (3) : Извещение Обл. Комитета Загр. Организации Соц-Революционеров.

<sup>11</sup> « Deuil Proletarien », *L'humanité*, 30/03/1908, p. 1.

<sup>12</sup> Dans ses mémoires, elle affirme avoir gardé une copie de ce discours et avoir pris la parole en premier alors que les journaux français n'évoquent aucun discours de sa part.

Dans ses mémoires, elle écrit :

Le 29 mars une foule remplissait la rue parisienne d'Aubervilliers. Sur les trottoirs se tenaient des femmes et la rue était pleine de travailleurs et d'émigrés venus de Russie... Là, dans le dépôt mortuaire de la rue d'Aubervilliers, se trouvait le cercueil de Geršuni, recouvert de tapis de mousse, décoré de fleurs rouges. La multitude de couronnes déposées par différentes organisations ouvrières et politiques de Russie, de Pologne, de Lituanie, de Finlande et de divers pays européens : de Suède, d'Angleterre, de France, d'Allemagne, d'Italie, de Roumanie, de Belgique et même d'Amérique remplissaient la pièce en attendant le cercueil. Lorsqu'à 11 heures, la procession se mit en marche, elle s'allongeait sur plus d'un kilomètre. Depuis les rues voisines, des quartiers ouvriers, de nouvelles foules s'agrégèrent à la procession...

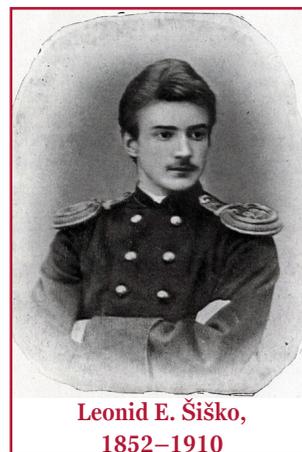
Et dans chacune de ses sections, quelqu'un portait une couronne, le plus souvent de fleurs et de toutes les fenêtres, sur le chemin, on voyait les têtes de femmes et d'hommes qui avaient ôté leurs chapeaux. Aucun drapeau, aucune chanson : les premiers avaient été interdits par la police et les secondes, comme il était de règle lors de ses occasions à Paris, n'étaient pas autorisées. Si quelque chose frappait le regard lors de ces funérailles civiles, c'était leur caractère international. Le temps était révolu où les révolutionnaires russes n'étaient connus qu'en Russie. Un quart de siècle après la « Volonté du Peuple », l'écho de chaque victoire et de chaque défaite du parti de la révolution se faisait entendre dans le monde entier. Et sur le tombeau de Geršuni, chaque pays avait envoyé ses délégués et ses fleurs. Vingt-six orateurs s'empressaient de lui adresser leurs dernières paroles, leurs derniers « pardon »... Tous soulignaient l'importance exceptionnelle de sa personnalité pour la cause révolutionnaire, tous exprimaient leur sympathie pour le parti qui venait de le perdre et tous évoquaient la liberté à laquelle aspirait la Russie (Фигнер 1935, 224).

Cet événement est organisé par un comité créé pour l'occasion. Plus de 10 000 personnes selon *L'Humanité*, 5 000 selon *Le Petit Parisien*, accompagnent la dépouille vers le cimetière Montparnasse. Durant la procession qui dure deux heures, un groupe d'exilés entoure le cercueil en se tenant la main<sup>13</sup>. Des journalistes français y voient à tort une « coutume slave ». Mais s'agit-il d'un service de sécurité ? Ou bien est-ce un moyen de s'afficher unis, solidaires, comme pour braver l'adversité et signifier corporellement que leur cause triomphera en dépit de la répression et des deuils ? L'événement a lieu dans un contexte où, après l'échec de la révolution russe de 1905, la contre-révolution semble triompher en Russie. Le comité constitué pour la mémoire du défunt fait plus tard ériger une statue sur la tombe. Le buste du révolutionnaire, le regard ferme et déterminé, est tourné vers Pëtr Lavrov.

---

<sup>13</sup> *Le Petit Parisien*, 30/03/1908, 2.

Ces tombes attirent bientôt la dépouille d'un autre camarade : **Leonid E. Šiško**. Le lieu revêt d'autant plus d'intérêt pour les socialistes qu'en 1908, un monument dédié aux victimes de la Commune de Paris est construit dans cette section du cimetière. La répression de mai 1871 avait davantage été meurtrière dans ce lieu que près du mur des Fédérés. En l'honneur des combattants de la Commune, une plaque a donc été posée (Tartakowsky 1999, 71 et 74) près de la tombe de Pëtr Lavrov. Leonid Šiško est donc inhumé le 28 janvier 1910 sur un véritable territoire mémoriel du mouvement révolutionnaire. Comme lors des autres funérailles, un défilé accompagne la dépouille dans les rues.



Soixante lettres et télégrammes ont été envoyés à cette occasion. Treize discours sont prononcés. On enterre un participant de la « marche au peuple » de l'été 1874, au cours de laquelle des milliers de jeunes gens issus de l'élite avaient cherché à prêcher la parole révolutionnaire dans les campagnes. Leonid Šiško avait ensuite été jugé et condamné lors du « procès des 193 » de 1879, durant lequel les accusés avaient publiquement proclamé leurs convictions. Exilé à Paris, il s'était rapproché de ses camarades et, à l'occasion de l'enterrement de Pëtr Lavrov, il avait fondé la « Ligue agraire russe » (Rice 1988, 20), un groupe qui avait fini par rejoindre le PSR.

Toutefois, à partir de 1910, le culte des morts organisé par le PSR semble décliner. En 1909, lors du premier anniversaire de la disparition de Grigorij Geršuni, le PSR organise une réunion qui attire environ 400 membres du parti. Nulle mention d'un cercle plus large. Lors des funérailles de Leonid Šiško, « la foule [qui] s'avancait silencieuse en s'allongeant comme un long ruban » est bien moins nombreuse que lors des obsèques précédentes (Партия социалистов-революционеров 1910, 79). Un appel est lancé à l'échelle internationale par un comité pour édifier un monument sur sa tombe en janvier 1911<sup>14</sup>. Toutefois, cette année-là, les autorités françaises interdisent de nouvelles constructions de ce type dans les cimetières parisiens. Les SR organisent sur sa tombe un rassemblement un an après sa disparition<sup>15</sup>. L'événement est modeste. Un virage s'opère. Puis, la Première Guerre mondiale, qui divise les socialistes, ainsi que les révolutions russes de 1917, qui marquent l'échec des SR à prendre le pouvoir comme à s'unir, font tomber dans l'oubli ces figures révolutionnaires.

<sup>14</sup> *Знамя Труда*, 32

<sup>15</sup> *Известия Заграничного Областного Комитета*, 1909 (11), 35.

## 2. Vivre en révolutionnaire, même en exil

### 2.1 Les révolutionnaires russes, un groupe en quête de moyens d'expression

Dans l'Empire russe, les révolutionnaires avaient déjà manifesté leurs convictions à l'occasion de certains décès, mais il était impossible d'organiser des funérailles-manifestations comme en exil, en raison de l'interdiction de manifester des opinions politiques hostiles au régime. En janvier 1878, lors des obsèques du poète Nikolaj Nekrasov, des membres de la Volonté du peuple, munis de revolvers par peur de la police, avaient déposé sur la tombe une couronne mortuaire portant une inscription : « De la part des socialistes »<sup>16</sup>. En 1876 et 1878, à Saint-Pétersbourg, les funérailles de deux jeunes gens qui avaient prêché la justice sociale avaient été détournées par l'assistance dans le but de manifester leur opposition à l'ordre établi. Chants religieux outrés, exposition des corps des victimes du régime devant des lieux symboliques, les événements étaient toutefois restés avant tout des subversions de rites sacrés. C'est pourquoi, même si les prêtres s'étaient désolidarisés des cortèges, la police n'avait pas osé intervenir (Trice 2007).

En 1883, lors des obsèques de l'écrivain russe Ivan Turgenev à Paris, une centaine d'exilés avaient participé à la procession menant le corps à l'église russe de la rue Daru. Durant cette cérémonie, Pëtr Lavrov s'était vu refuser le droit prendre la parole<sup>17</sup>. Quelques années plus tard, les décès de révolutionnaires en exil permettent au mouvement révolutionnaire d'exprimer ses convictions en organisant lui-même les rituels funéraires. Toutefois, même à Paris, la liberté politique a ses limites. Certes, la Troisième République expulse exceptionnellement des étrangers pour raisons politiques, mais la loi du 2 décembre 1849 autorise des expulsions arbitraires (Loyer 2017) et peut toujours servir de moyen de pression. Un arrêté d'expulsion avait chassé Pëtr Lavrov de France entre 1882 et 1885. Le marxiste Georgij Plehanov ne participe pas aux funérailles de ce dernier, car il est alors sous le coup d'un arrêté d'expulsion, et si les autorités lui accordent 24 heures de présence sur le territoire, elles lui interdisent de prononcer un discours (Володин и Интенберг 1983, 302). Par ailleurs, les exilés sont d'autant plus invités à la discrétion que les manifestations restent interdites à Paris. Les cortèges funéraires sont un biais pour contourner la loi, se grouper dans des espaces publics et y afficher des convictions, via des symboles, des chansons, des mots d'ordres, comme lors des funérailles de Jules Vallès en 1885 ou de Louise Michel en 1905, deux figures liées à la Commune.

Les rixes créées par la police française lors des funérailles de Pëtr Lavrov, la multiplicité des symboles révolutionnaires et la saisie des drapeaux rouges permettent à la presse socialiste française de rappeler que le socialisme et l'ordre établi sont en opposition. Et même si la participation à cette action publique est

<sup>16</sup> Г. Плехановъ, 29/12/1917, « Похороны Н. А. Некрасова », *Наше Единство*.

<sup>17</sup> APP, BA 1287, Notes manuscrites du 8/09 et du 1/10/1883.

sans commune mesure avec une action publique en Russie en termes de risques encourus (aucun participant n'est poursuivi par la justice), les exilés politiques s'affirment comme des révolutionnaires. La tombe de Pëtr Lavrov attire par la suite plusieurs rassemblements. Tout d'abord le comité pour sa mémoire s'y regroupe dès l'année 1900<sup>18</sup>. Le 22 juin 1902, un monument est inauguré sur la tombe. L'événement se déroule sans incident, sans cris ni paroles violentes, selon les consignes d'Elie Roubanovitch<sup>19</sup>. Le 6 février 1903, jour anniversaire de la mort du penseur révolutionnaire, plus de 300 personnes, réfugiés politiques, étudiants et étudiantes se rendent sur ce lieu. La manifestation se dirige ensuite vers l'ancienne résidence du défunt. Le groupe est probablement composé des mêmes individus qui avaient pris l'habitude de fêter l'anniversaire de Lavrov chez lui, rue Saint-Jaques<sup>20</sup>. Vraisemblablement pour mettre fin à ce qui menace de devenir un pèlerinage politique, les autorités interdisent le rassemblement prévu en février 1904<sup>21</sup>. Malgré l'interdiction, les exilés, dont beaucoup de femmes, se rendent par petits groupes sur sa tombe, déposent des fleurs et quelques couronnes. La police, qui surveille étroitement les lieux, interdit à Elie Roubanovitch de prononcer un discours devant une assistance de 200 personnes. Il obtient la possibilité pour les manifestants de défilier devant la tombe de Lavrov puis, suivant les habitudes prises à Paris sous la pression du préfet Lépine au cimetière du Père Lachaise, il ordonne un repli par petits groupes. Réuni hors du cimetière, le groupe vote une résolution de protestation dénonçant le viol du droit d'asile politique par les autorités françaises<sup>22</sup>.

En février 1905, un comité de citoyens français appelle les exilés à ne pas manifester au cimetière Montparnasse, affirmant que la police pourrait profiter de cette occasion pour procéder à des expulsions<sup>23</sup>. Une vingtaine de sujets russes se présentent néanmoins devant le monument de Lavrov le 6 février. Quatre couronnes sont déposées mais sans discours ni cris. Jusqu'en février 1910 au moins, des couronnes viennent orner la tombe de Lavrov pour l'anniversaire de sa mort et la police surveille systématiquement les lieux pour s'assurer que le pèlerinage des exilés devient une petite affaire privée qui s'éteint peu à peu<sup>24</sup>.

## **2.2 Les révolutionnaires russes font de ces cinq disparus des exemples à suivre**

Les oraisons funèbres mettent en avant un modèle de vie et des qualités spécifiques qui font du révolutionnaire un exemple à suivre pour ses camarades. Elles soulignent

---

<sup>18</sup> РГАСПИ, ф. 263, о. 1, д. 155, л. 2, 6–7.

<sup>19</sup> APP, BA 1144, Notes anonymes, dactylographiées et manuscrites des 22 et 23 juin 1902.

<sup>20</sup> *La Petite République*, 8/02/1903.

<sup>21</sup> *La Petite République*, 8/02/1904.

<sup>22</sup> APP, Rapport non signé du 7 février 1904 établi par la direction générale des recherches, deuxième brigade du 1er bureau, p. 2.

<sup>23</sup> *L'Humanité*, 4/02/1905, APP, BA, 1144, Note anonyme du 4 février 1905.

<sup>24</sup> APP, BA 1144, Rapports de surveillance du cimetière du Montparnasse de février 1905, 1909 et 1910.

l'origine sociale de quatre d'entre eux : Pëtr Lavrov, Mihail Goc, Pëtr Polivanov et Leonid Šiško. Issus de milieux privilégiés, ils avaient donc été épargnés par la nécessité de travailler. Comme Lavrov, Šiško avait été lieutenant et Polivanov avait eu pour père un officier. Être un révolutionnaire issu de l'élite culturelle et économique est valorisé dans la culture politique des SR. Les membres de ce parti suivent la théorie de la « dette morale » que Lavrov avait développée une première fois dans ses *Lettres historiques*, et qu'il répète ensuite inlassablement :

Nous devons tout ce que nous sommes au travailleur russe, surtout au paysan : notre devoir donc est de lui payer notre dette en travaillant au triomphe du socialisme<sup>25</sup>.

Pëtr Lavrov, Mihail Goc, Pëtr Polivanov, Grigorij Geršuni et Leonid Šiško sont dépeints comme des héros, que ce soit dans les oraisons funèbres en leur honneur ou dans les textes publiés par d'autres révolutionnaires après leur disparition. Ces cinq personnages sont définis comme des hommes d'action, des figures de la liberté et du socialisme. Lors de chaque mise en terre, on salue un « lutteur », même chez Pëtr Lavrov, reconnu avant tout comme « un penseur » et un homme de plume. Mihail Goc avait souhaité que le terrorisme – que les socialistes européens ne pratiquent pas et que les marxistes russes refusent – figure au rang des tactiques du parti. Lors des funérailles de Grigorij Geršuni, Elie Roubanovitch affirme dans son oraison funèbre que le défunt a été « le premier qui, non seulement en parole mais aussi en acte, leva le glaive tombé des mains de la “Narodnaja Volja” pour porter contre le tsarisme l'armée tranchante du terrorisme »<sup>26</sup>. Le cercueil est alors recouvert d'un drapeau rouge déposé par l'organisation de combat qu'il avait dirigée et qui avait assassiné, entre autres, deux ministres du tsar et son oncle, le grand-duc Serge. Grigorij Geršuni et Mihail Goc sont célébrés comme des personnalités qui auraient pu diriger une Russie nouvelle. Lors des funérailles de Mihail Goc, « G[sic.] Lazarev », membre du comité central du PSR<sup>27</sup>, le présente comme « l'un des guides moraux du mouvement » révolutionnaire et « un véritable homme d'État ». Le journal du PSR, *Znamja Truda* [L'Étendard du travail] va jusqu'à avancer au sujet de Grigorij Geršuni : « S'il avait eu devant lui une arène libre et vaste, il fut devenu sans doute l'un des personnages politiques les plus considérables de l'Europe actuelle »<sup>28</sup>. Les disparus sont présentés aux vivants comme des hommes aux convictions trempées par les épreuves physiques et morales, capables de surmonter l'adversité et les revers. Pëtr Lavrov avait été jugé, envoyé en relégation avant de fuir vers l'Europe en 1870. Pëtr Polivanov est présenté comme un « survivant » de la forteresse de Chlisselbourg, un lieu où les détenus étaient nombreux à décéder lorsqu'ils n'y perdaient pas la

---

<sup>25</sup> International Institute of Social History (IISH) ARCH PSR 37, Rapport de P. Lavrov à L'Internationale le 27/07/1889, VI.

<sup>26</sup> *La Tribune russe*, supplément au numéro du 10/101908, p. 5.

<sup>27</sup> Il s'agit probablement de Egor Lazarev, membre du comité central du PSR et qui séjournait en émigration à ce moment.

<sup>28</sup> *Services de Renseignements Rapide de la Tribune russe*, Supplément au numéro du 30/09/1906, 14. Article du *Знамя Труда* traduit dans *La Tribune russe*, Supplément au numéro du 10/10/1908, 2.

raison. Grigorij Geršuni, mort à 37 ans, y avait été enfermé dans des conditions particulièrement dures en 1904. Mihail Goc avait passé seize ans dans un bagne sibérien pour décéder en exil à 40 ans au terme d'une longue agonie. Une balle tirée lors d'une révolte de détenus politiques à Iakoutsk en 1889 était venue se loger près de sa colonne vertébrale. À la fin de sa vie, le révolutionnaire avait perdu l'usage de ses jambes et de ses doigts, comme le soulignent ses camarades après sa mort. Les oraisons funèbres qualifient ces cinq disparus de « martyrs ». Le mot est placé sur les cercueils de Geršuni et de Polivanov, sur lesquels sont déposées des palmes, comme lors des funérailles de Lavrov. Des couronnes funéraires sont envoyées par des comités d'anciens prisonniers et déportés. Vera Figner évoque la « pureté » de l'engagement de Geršuni. Ce terme est également employé par Viktor Černov, un des fondateurs du PSR et son principal théoricien. Il qualifie également Leonid Šiško, un héros passé lui aussi par un bagne sibérien et revenu « avec un masque de vieillard qu'il devait garder toute sa vie », selon les mots d'Elie Roubanovitch.

Les funérailles de Geršuni et de Šiško sont l'occasion de célébrer des exemples pour la jeune génération confrontée à un contexte difficile. Après 1907, la contre-révolution semble triompher, et en 1909, le PSR se révèle infiltré jusqu'au sommet par des agents de la police politique. Le PSR est également concurrencé par les marxistes dans une Russie qui s'industrialise. En 1910, Elie Roubanovitch dépeint Leonid Šiško comme « un symbole de la révolution russe », un lien entre deux générations, deux époques : « C'était [...] un type de personnalité qui commence à disparaître même en Russie, à mesure que la classe ouvrière elle-même prend en main la lutte pour ses intérêts ». Viktor Černov prend également la parole. Né en 1873, Černov a rejoint le mouvement révolutionnaire à la fin des années 1880, lorsque la « marche au peuple » était déjà reconnue comme un jalon important dans l'histoire du mouvement révolutionnaire. Viktor Černov veut prolonger cette tradition populiste qui voit dans le peuple russe et ses traditions une source pour construire un socialisme authentique en Russie, sans passer par l'étape capitaliste du développement économique et social. Dans son éloge funèbre de Léonid Šiško, Viktor Černov fait de ce dernier un pont entre deux époques, un exemple à suivre dans un contexte difficile :

Les temps crépusculaires et sourds s'étirent d'une mort à une autre. Une de ces époques-là a commencé pour nous avec le triomphe de la contre-révolution. Et nous ne l'avons pas encore traversée. [...] [Šiško] était la personnification de cette époque [les années 1870] où la nouvelle vérité envahissait et réchauffait les jeunes âmes qui s'épanouissaient, telles des fleurs printanières, sous les rayons du soleil montant du socialisme. Une époque où le socialisme en Russie était si faible numériquement et dont la qualité de ses premiers adeptes était si élevée. Le socialisme n'était pas un effet de mode, vers lui venaient des élus. [...] les exemples tels que Šiško nous servent de phares. Ils sont le souvenir incarné du fait que les représentants du socialisme doivent eux-mêmes avant tout être dignes de la doctrine qu'ils confessent, être le

témoignage vivant de celui-ci (Партия социалистов-революционеров 1910, 96–97.)

Les funérailles de ces cinq révolutionnaires sont d'autant plus facilement porteuses de messages politiques que la dimension privée y est très réduite ou absente. Lors des funérailles de Lavrov, des membres de la famille sont présents, parmi lesquels sa fille Marija Negreskul (Roland Brasseur 2012), son petit-fils. Toutefois, aucun membre de la famille ne prononce d'éloge funèbre et c'est Elie Roubanovitch qui prend la parole au nom de la fille et de la petite-fille du défunt. Cette dernière vit en Russie et s'est vue refuser l'autorisation de se rendre à Paris (Комитет памяти Лаврова 1900, 38)<sup>29</sup>. Quant à Mihail Goc, il est inhumé en présence de son père qui ne partageait pas ses idées, mais, symboliquement, le cortège funèbre est précédé d'une pancarte présente sur les barricades lors de la révolution de 1905. Lors des funérailles de Pëtr Polivanov et de Leonid Šiško, la famille des défunts est selon toute vraisemblance absente. Enfin, lors des funérailles de Grigorij Geršuni, son frère Viktor est présent accompagné de sa femme<sup>30</sup>. Mais dans ses *Mémoires*, Vera Figner souligne à propos de l'événement : « c'était là une manifestation toute politique où l'intime n'avait aucune place » (Фигнер 1935, 224).

### 3. Stratégies politiques

#### 3.1 Obtenir le soutien des émigrés de l'Empire russe

Lors des funérailles de Lavrov, Polivanov, Goc, Geršuni et Šiško, les organisateurs reçoivent des couronnes mortuaires et des télégrammes, envoyés de nombreuses villes européennes et parfois des États-Unis, qui témoignent de soutiens variés : étudiants, anciens détenus politiques et groupes politiques d'émigrés. Lors des funérailles de Grigorij Geršuni et de Leonid Šiško, des représentants des mouvements révolutionnaires juifs et polonais prennent la parole<sup>31</sup>. En accord avec la tradition révolutionnaire, ces derniers dénoncent les violences, les discriminations légales et la russification dont sont victimes les nationalités non-russes. Ces marques de sympathie et de compassion, exprimées par des ressortissants de l'Empire eux aussi émigrés, et adressées aux révolutionnaires professionnels, rompent l'isolement ordinaire de leur vie militante. L'exil est synonyme de privations matérielles et de souffrances morales. Certes, les révolutionnaires quittent l'Empire russe pour échapper à des dangers redoutables : les effroyables prisons, le bagne. Mais certains arrivent déjà meurtris par l'enfermement, voire brisés, comme Pëtr Polivanov. Les défections à la cause ne sont pas rares.

---

<sup>29</sup> Комитет памяти Лаврова, 38. *La Petite République*, 12/02/1900 ; *Le Temps*, 12/12/1900.

<sup>30</sup> *Le Petit Parisien*, 29/03/1908, p. 2.

<sup>31</sup> *La Tribune russe*, Supplément au numéro du 10/10/1908, 12–13. *Партия социалистов-революционеров*, 1910, 100–101.

Les révolutionnaires exilés de Russie semblent rencontrer de nombreuses sympathies dans ce milieu social d'émigrés qui s'étoffe en nombre et où les différences de confession et de nationalité ne gênent pas les contacts. Les funérailles de Lavrov et de Geršuni en 1900 et 1908 attirent des milliers de personnes. La majorité de ces deux cortèges sont des étudiants et des ouvriers. Leur présence renforce l'ampleur de ces événements, souligne leur dimension politique et conforte probablement les révolutionnaires. Habités à la clandestinité en Russie, ils reçoivent un soutien tangible et public. Les funérailles permettent aux révolutionnaires exilés d'élargir leur sociabilité et de renforcer un imaginaire collectif où des héros animés d'un idéal de justice annoncent la chute du régime honni.

### **3.2 Des manifestations internationalistes**

Les funérailles-manifestations internationalistes que nous avons analysées ici favorisent des rapprochements entre des exilés et la société environnante. Toute une culture propre au socialisme international s'exprime lors des funérailles de Pëtr Lavrov (auteur des paroles d'une « Marseillaise » en russe). Du cortège s'élèvent : « l'Internationale » mais également « la Carmagnole » et « la Ravachole ». À côté de leurs camarades russes, des militants et militantes de groupes socialistes parisiens battent le pavé pour manifester un esprit frondeur, réactualisant une cause protéiforme. Les textes publiés en français par la suite témoignent de l'influence de Lavrov, en particulier auprès d'une jeunesse qui aspirait à transcender les clivages nationaux (Groupe des ESRI 1900 et 1908).

La solidarité internationale s'exprime également à Lorient lors des funérailles civiles de Pëtr Polivanov le 20 août 1903. Lorient n'abrite pas une communauté d'émigrés de l'Empire russe. Les funérailles-manifestations sont organisées par la section locale de la Libre pensée. Des représentants de partis socialistes français sont présents de même que de nombreux ouvriers du port de Lorient et leur syndicat, qui vient de mener une grève et qui porte un drapeau rouge dans le cortège funéraire<sup>32</sup>. En mars 1905, Elie Roubanovitch et le socialiste français Alexandre-Marie Desrousseau organisent, avec des ouvriers et la société de la Libre pensée de Lorient, un rassemblement antitsariste et une manifestation sur la tombe de Pëtr Polivanov<sup>33</sup>.

Le PSR cherche dès sa fondation à se rapprocher des socialistes européens. Or, ces cinq funérailles attirent la sympathie et la présence de plusieurs partis socialistes européens. En effet, ces derniers envoient un délégué, des télégrammes ou des couronnes pour les funérailles. En captant la mémoire de Pëtr Lavrov, le PSR se rapproche de la Deuxième Internationale. Durant son exil, ce vétéran avait pris la

---

<sup>32</sup> LC, Fonds Goc (4) (3) (2) 2 et 8. *La Petite République*, 22/08/1903, p. 1.

<sup>33</sup> *Nouvelles du Morbihan*, 21/03/1905.

parole en 1889 lors de son congrès fondateur. En juin 1902, pour l'inauguration du monument de granit posé sur sa tombe, des socialistes français prennent également la parole, dont Édouard Vaillant, Alexandre-Marie Desrousseau et Jean Longuet. Elie Roubanovitch lit des télégrammes venus de l'étranger et déclare : « Le monument de granit sous lequel il repose servira de symbole pour une alliance durable du prolétariat international »<sup>34</sup>. En 1908, l'orateur prend la parole sur le même lieu pour les funérailles de Grigorij Geršuni, « au nom de la Deuxième Internationale » et à proximité du monument dédié aux morts de la Commune. Il affirme que le PSR est « une fraction du socialisme international » et qu'il est « lié par des liens solides et inséparables avec le socialisme originel » (Чернов 2007, 184). En 1904, Elie Roubanovitch représente le PSR lors du congrès d'Amsterdam de la Deuxième Internationale. Ses interventions lors des funérailles étudiées ici participent de l'insertion du PSR dans la culture politique du socialisme européen.

Par ailleurs, les funérailles permettent de mettre en sourdine des rivalités entre partis politiques concurrents. Ainsi, les sociaux-démocrates russes se font représenter lors des cinq funérailles parisiennes et genevoises évoquées ici. Ils reconnaissent l'appartenance des défunts à la famille des révolutionnaires, au sein de laquelle les moments d'unité sont rares. Boris Kričevskij, l'un des deux délégués de la social-démocratie russe dans la Deuxième Internationale et qui habite à Paris, fait partie du comité pour la mémoire de Pëtr Lavrov, mais il est sollicité également par Elie Roubanovitch après le décès de Leonid Šiško<sup>35</sup>. À l'heure de la crispation des nationalismes, lors des funérailles, les représentants de la Deuxième Internationale peuvent manifester une identité à la fois révolutionnaire et internationaliste. Militants politiques, intellectuels, étudiants, ouvriers, artisans, hommes et femmes de différentes nationalités se montrent unis et égaux derrière des signes d'appartenance à une contre-société au sein de laquelle les divisions nationales et idéologiques semblent surmontées.

## Conclusion

Par ces funérailles-manifestations de camarades disparus, les exilés révolutionnaires russes conjurent le sort, actionnent leur volonté de surmonter les épreuves endurées. Renvoyés devant la précarité de la condition humaine, ils subliment leur condition en se groupant autour de grandes figures qui ont survécu à des épreuves (enfermement, déportation, exil, privations matérielles et affectives). Ces rituels participent à maintenir l'espoir vivant, transforment la perte et l'angoisse en promesse de victoire, même après l'échec de la révolution russe de 1905. Cette époque est également celle de la revue *Byloe* [Ce qui fut], qui effectue au début du XX<sup>e</sup> siècle un travail de mémoire et d'histoire pour mettre à l'honneur la vie et l'œuvre des révolutionnaires

---

<sup>34</sup> APP, 1144/A, Rapport du 23 juin 1902, p. 2.

<sup>35</sup> РГАСПИ, ф. 263, о. 1, д. 155, л. 21

depuis l'épisode des décembristes de 1825 (Amacher 2019). C'est dans ce cadre que Leonid Šiško publie un texte à la mémoire de Mihail Goc en novembre 1906 (Партия социалистов-революционеров 1906). En émigration, des comités, constitués par des SR pour promouvoir la mémoire des défunts, développent la sociabilité des SR exilés au-delà du cercle des camarades *stricto sensu* pour s'adresser à des émigrés sensibles à la cause révolutionnaire. Publications, hommages ultérieurs et monuments entretiennent une mémoire collective.

Ces pratiques funéraires de révolutionnaires russes font écho à une sensibilité européenne affirmée depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle, permettant de créer « des collectivités nouvelles, des communautés nouvelles des morts et des vivants » (Laqueur 2018, 445). De surcroît, ces pratiques funéraires sont à rattacher à celles des socialistes européens qui érigent les rites funéraires au moment des temps forts politiques. Dès les années 1820–1840, dans la France monarchique, les funérailles d'opposants libéraux étaient devenues un canal d'expression pour l'opposition (Fureix 2009). Dans le Royaume-Uni des années 1850–1860, les funérailles d'ouvriers militants ou de leaders du mouvement chartiste régulièrement confrontés à des répressions suscitent d'importantes manifestations qui commémorent des moments cruciaux du mouvement radical, comme le massacre de Peterloo de 1819 ou l'agitation révolutionnaire de 1848. À Berlin, après la répression qui mit fin à la révolution de 1848, des funérailles de martyrs révolutionnaires servent à signifier publiquement qu'il y avait bien eu révolution (Laqueur 2018, 441, 445–448). Ces exemples montrent que les socialistes russes qui organisent les funérailles de leurs révolutionnaires rejoignent le socialisme européen par des rites fondamentaux pour la vie des hommes et des femmes en société.

Une fraternité socialiste s'exprime entre individus qui, par ailleurs, appartiennent à la Deuxième internationale. Ces rituels dénoncent le régime tsariste, jugé responsable des souffrances des disparus quand il n'est pas coupable de leur mort. L'assistance affiche son appartenance à une contre-société disposant de ses chants et de ses symboles. S'abstrayant des cadres sociaux abhorrés, le rituel annonce l'avènement de temps nouveaux, d'une société libre, juste et fraternelle, internationale, par-delà la mort de quelques-uns de ses partisans. La vie des disparus et leurs sacrifices préparent cet avènement. Une nouvelle société se dessine dans les plis des tissus rouges qui enveloppent les corps et leurs cercueils, dans les rubans rouges, les couronnes mortuaires de roses ou piquées d'immortelles. Elle se donne à entendre dans les oraisons funèbres et les télégrammes lus avec la solennité des grands jours.

Venus d'un Empire où les libertés fondamentales sont combattues par les autorités, les exilés russes peuvent à ces occasions exprimer leurs opinions légalement et publiquement. Ceux et celles qui viennent de perdre l'un des leurs réaffirment leurs valeurs lors des mises en terre, soudant et élargissant leur audience. Dépassant les

cercles de militants et d'exilés, ils attirent à Paris plusieurs milliers de ressortissants de la Russie tsariste sensibles au socialisme. Les slogans révolutionnaires et socialistes deviennent, le temps de la cérémonie, une réalité.

Les femmes, bien que prenant exceptionnellement la parole, sont présentes. La police française insiste sur la présence de femmes lors des funérailles de Pëtr Lavrov. *Le Petit Parisien* fait de même suite à celles de Grigori Geršuni<sup>36</sup>. Lors de l'inauguration du monument qui orne la tombe de Mihail Goc, c'est un chœur mixte qui vient chanter<sup>37</sup>. Lors des cinq funérailles étudiées ici, les différentes nationalités de l'Empire russe s'affichent sur un pied d'égalité. Marchant derrière la dépouille, puis recueillis sur la tombe, les vivants, égaux, accordent un rôle prééminent aux représentants des partis politiques. Par leurs gestes, leurs paroles qui tutoient parfois les défunts, ils actent symboliquement le passage du monde des vivants à celui du souvenir. Les vivants rappellent l'exemplarité des défunts, donnent un sens à leur vie pour dire celui de l'histoire, de la révolution. En investissant le cimetière Montparnasse, le PSR a également construit un territoire mémoriel : les monuments funéraires ornant les tombes de Pëtr Lavrov et de Grigorij Geršuni, jouxtant une plaque posée en l'honneur des victimes de la Commune, sont aujourd'hui des vestiges de cette mémoire révolutionnaire internationaliste. Orateur, et souvent organisateur de ces cérémonies<sup>38</sup>, activant les réseaux de la Deuxième Internationale, Elie Roubanovitch joue alors pleinement son rôle de figure centrale de l'émigration SR.

Plus tard, dans le Paris de l'entre-deux-guerres, la communauté russe, largement renouvelée par les flux migratoires provoqués par les révolutions et la Guerre civile (1917–1921), sera plutôt hostile au socialisme en général, et aux bolcheviks en particulier. Les SR sont pourtant encore très actifs dans les années 1920 à Prague (White 2011). Toutefois, après s'être divisés et avoir échoué à incarner une révolution fédératrice, ils forment en exil des cercles vieillissants. Les rites funéraires restent cependant des scènes théâtralisées, des moments de magie (Laqueur 2018, 51) qui requièrent une adhésion des vivants. À Paris, les réunions en mémoire des SR Sergej Ivanov en 1928, puis d'Ossip Minor et de Tatjana Potapovaja en 1932, ainsi que les funérailles de Vera Goc en 1938 ont lieu au cimetière de Bagneux ou dans le local du Grand Orient de France, rue Cadet. La déclinante Deuxième Internationale est encore représentée. Des comités restreints se regroupent, composés d'amis politiques occupés à plaider la cause des quelques SR survivants en URSS, incarcérés ou déportés en camps, tous et toutes issus d'une génération qui quittent peu à peu la scène politique<sup>39</sup>. Restent aujourd'hui des tombes, des monuments, devenus les

---

<sup>36</sup> *Le Petit Parisien*, 30/03/1908, p. 2.

<sup>37</sup> LC, Fonds Goc (3) (7) (4).

<sup>38</sup> Lors des funérailles de Pëtr Lavrov, de Pëtr Polivanov (exécuteur testamentaire) et probablement lors de celles de Grigorij Geršuni et de Léonid Šiško.

<sup>39</sup> LC, Fonds Goc (3) (8) ; *Le Populaire*, janvier 10, 1938, p. 3.

témoins minéraux des espoirs des exilés du mouvement révolutionnaire russe du début du XX<sup>e</sup> siècle.

## Références bibliographiques

- Albert, Jean-Pierre. 1999. « [Les rites funéraires. Approches anthropologiques](#) ». *Les cahiers de la faculté de théologie* 4 :141–152.
- Amacher, Korine. 2011. *La Russie 1598–1917. Révoltes et mouvements révolutionnaires*. Paris : Infolio.
- Amacher, Korine. 2019. « La revue *Ce qui fut* : le mouvement révolutionnaire russe entre histoire et mémoire ». In *Les sites de la mémoire russe*, tome 2. éd. Georges Nivat, 371–381. Paris : Fayard.
- Brasseur, Roland. 2012. « [Les mathématiciens inhumés au cimetière du Montparnasse](#) ». (Consulté le 04/11/2021).
- Fureix, Emmanuel. 2009. *La France des larmes. Deuils politiques à l'âge romantique (1814–1840)*. Paris : Champ Vallon.
- Catherine, Gousseff. 1996. *Immigrés russes en France, 1900–1950 : contribution à l'histoire politique et sociale des réfugiés*. Thèse de doctorat (dir. Jutta Scherrer). Paris : EHESS.
- Green, Nancy. 1985. *Les Travailleurs immigrés juifs à la Belle Époque. Le « Pletzl » de Paris*. Paris : Fayard.
- Groupe des ESRI. 1900. *P. Lavrov*. Paris : L'humanité nouvelle.
- Groupe des ESRI. 1908. *La Propagande socialiste, son rôle et ses formes (conférence de P. Lavrov de 1887)*. Paris : Les Temps nouveaux.
- Hertz, Robert. 1928. *Sociologie religieuse et folklore (Première édition)*. Paris : Les Presses universitaires de France.
- Laqueur, Thomas W. 2018. *Le Travail des morts. Une histoire culturelle des dépouilles mortuaires*. Trad. Hélène Borraz. Paris : Gallimard.
- Loyer, Élie-Benjamin. 2019. « [Expulser les indésirables, Un aspect de la gestion des populations immigrées sous la Troisième République \(1880–1939\)](#) ». *Diaspora* 33 : 55–72.
- Maitron, Jean, éd. 1974. *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français, t. XIII*. Paris : Les Éditions Ouvrières.
- Polivanov, Petr. 1903, *Fini !...* Paris : Librairie G. Jacques.
- Rappoport, Charles. 1991. *Une vie révolutionnaire, 1883–1940. Les mémoires de Charles Rappoport*. Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'Homme.
- Rice, Christopher. 1998. *Russian Workers and the Socialist-Revolutionary Party through the Revolution of 1905–07*. London: Palgrave Macmillan Press.
- Tartakowky, Danièle. 1999. *Nous irons chanter sur vos tombes : Le Père Lachaise, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*. Paris : Aubier.
- Trice, Tom. 2007. « Rites of Protest: Populist Funerals in Imperial St. Petersburg, 1876–1878 ». *Slavic Review* 60 (1): 50–74.
- White, Elisabeth. 2011. *The Socialist Alternative to Bolshevik Russia: The Socialist Revolutionary Party, 1921–1939*. London: Routledge.

- Агафоновъ, В. К. 1918. *Заграничная Охрана*. Петроград : Издательство Книга.
- Володин Александр И., и Интенберг Борис С. 1981. *Лавров*. Москва : Наука.
- Комитет памяти Лаврова. 1900. *На Памяти Лаврова*. Paris.
- Партия социалистов-революционеров. 1910. *Памяти Леонид Эммануиловича Шишко*.
- Фигнер Вера Н. 1935. [После Шлиссельбурга, Избранные произведения в трех томах, том 3](#). Москва : Издательство всесоюзного общества политкаторжан и ссыльно-поселенцев. (Consulté le 1/10/2020).
- Чернов, Виктор М. 2007. *В партии социалистов-революционеров. Воспоминания о восьми лидерах*. Санкт Петербург : Издательство СПб.
- Шишко, Леонид Э. 1906. « М Р Гоць (Памяти дорого друга) ». *Былое* 11 : 283–292.

Open Access Publications - Bibliothèque de l'Université de Genève  
Creative Commons Licence 4.0

